

50

1340

chami

0,26
0,38
0,06
0,30

1693 X

1479 X

1423 X

1319 X

1140 X

1390 X

1189 X

1087 X

1164 X

751 X

1181 X

100 X

1225 X

1400 X

39
3
6

1340
1436

Monsieur

Judon

Votre itinéraire

est très bien dicté.

Votre intelligence est grande
mais elle me paraît assez
cultivée

Justine

Louis Pousineau Cultivateur à la grande
neuve commune de la chapelle d'Herminil
Dessa - Leves

Ouille

17290

18432

1464 X

1184

1625 X

1240 X

16040 X

W

0,26
0,20
0,22
0,52
1,00

Ouille
15240
11432

Récit du voyage de Meliana

Affecté au 5^e ^{Brigade} du 50^e régiment d'infanterie partant
de Pénisular, 12^e Corps d'armée, pour Meliana en
Algérie, j'ai dû partir avec mon bataillon et le
suivre dans son changement de garnison.

Avant d'entreprendre ce récit qui n'aura rien de très
important je réclamerai tout d'abord l'indulgence

de tous ceux qui pourront en prendre connaissance
de fermer les yeux non seulement sur les fautes
d'orthographe mais aussi sur celles que je pourrais
faire sur la combinaison des phrases et sur
les différents expressions que je pourrais employer.
C'est un vieux bataillon surnommé le bataillon
de fer désigné pour cette campagne comme

étant le premier bataillon à marcher, partit
de Pénisular le 6 octobre dix huit cent quatre
vingt. A onze heures 1/2 pour la dernière fois,
on rappelait au troisième bataillon pour le
réunir dans la cour de la caserne de la cite
à onze et demi on faisait l'appel, et tous ces
jeunes et vaillants soldats de ce soir cette
terre d'Algérie, attendaient avec une
anxiété complète l'heure du départ.

croisais l'avoir rêvé et s'imaginait alors passer
simplement une revue de compagnie pour moi
je ne m'étais pas illusionné et je savais
parfaitement que ce n'était pas un rêve mais
bien la réalité.

Ce midi sans un quart le colonel Donna
l'ordre du départ à ce signal la musique
et tous les clairons du régiment se mirent à
exécuter la marche des cadets défilé qui a
toujours été celui des grandes fêtes. Alors le
colonel le Lt Colonel tous les officiers supérieurs
et une grande partie des officiers du 50 ouvrirent
la marche nous quittâmes la caserne en adressant
à nos camarades nos adieux et nos remerciements
à ce qui voulait bien nous conduire jusqu'à
la porte d'entrée de la gare pendant le parcours
de la caserne à la gare la musique nous a fait
entendre la Marseillaise et la marche
du drapeau, une foule de gens stationnant
sur toutes les rues du parcours, nous nous félicitent
et nous souhaitent un excellent voyage. Il était
1/4 midi et demi lorsque nous entrâmes en
gare à un quart d'heure après nous montâmes
en voiture, d'après les principes d'embarquement
militaire cette opération se fit avec une rapidité
que très peu de temps à 1 heure de l'après
midi le train se mettait en marche.

une dernière fois nous acceptâmes nos derniers adieux
adieu à nos amis et à Périgueux où le régiment s'y
trouve depuis longtemps, et où nous tous nous avons
vécu assez. En peu de temps la ville se dissipa
et le train emportait sur ses grandes roues ferrées
le bataillon du 50^e se dirigeant sur l'Alsace.
Je ne puis énumérer toutes les stations du chemin
de fer par où nous avons passé, je me bornerai
simplement à dire celles où nous sommes arrêtés
qui sont aussi les plus importantes.

À six heures du soir j'apercevais une ville
qui paraissait assez agréable comme aspect,
aussitôt le train s'arrêta nous entrâmes en gare
à Agen, sans avoir pu juger de la grandeur de
cette ville. Nous en fûmes près d'une heure d'arrêt,
mais comme il nous était impossible de sortir
de la gare, il a donc fallu rester à se promener
dans les galeries sans pouvoir seulement pénétrer
dans l'intérieur du buffet, des factionnaires placés
en interdisaient le passage, ce n'est qu'avec de grandes
difficultés que quelques-uns parvinrent à se procurer
du vin, et encore est-il fallu le payer à des
prix fabuleux. Il était sept heures et quart lorsque
le train s'est remis en route pour Toulouse où nous
ne sommes arrivés qu'à 10 heures du soir, nous
avons eu un arrêt de 15 minutes le train commença
d'avoir un certain retard. Nous quittâmes Toulouse
à 10 heures 20 minutes du soir et le train

le train commença d'activer sa marche pour reprendre son retard et ne pas encombrer la voie, nous avons eu arrêt dans toutes les gares suivantes.

Carcassonne. Narbonne. Perpignan la nous avons dû rester en gare et débarrasser la voie, pour laisser passer le train des voyageurs, nous avons resté plus de 2 heures, toujours dans les mêmes conditions qu'à Berger et autre part, c'est à dire que l'on n'a pas pu sortir de la gare. Nous sommes partis de Perpignan à 6 heures et demi et nous sommes arrivés à Port Vendres où nous devions embarquer, à 10 heures du matin. Après quelques secondes de répit, l'on s'est de nouveau quitté la gare pour se rendre à la caserne des passagers, où nous devions passer la journée.

Port Vendres est une petite ville de peu d'importance située sur le bord de la mer méditerranéenne à l'angle du golfe de Lion elle possède un port assez renommé surtout pour les transports de l'Etat, de l'armée quand au commerce je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup dans le port on ne voit pas beaucoup de navires de commerce quant à la ville elle même, c'est une petite ville qui peut avoir de 2 à 3000 habitants. La caserne des passagers elle-même nous avons été casernés et nous nous sommes trouvés

sur un petit rocher qui s'avance dans le port d'embouchure arrivés à la caserne le quartier fut assigné pour tout le monde jusqu'à 2 heures de l'après-midi, de façon que tous pussent s'approprier et préparer tous les colis pour l'embarcation qui devait s'effectuer à 8 heures du soir.

Dès que tous se furent appropriés, l'on commença à mettre les cartouches dans les tonneaux, les fusils en paquet, puis on étiqueta les sacs et fourniments, cette opération fut terminée avant deux heures, et tous à l'exception des hommes de corvée, commandés pour porter les colis et balles, purent aller se promener visiter la ville et le port de Port Vendres, ils étaient libres jusqu'à 15 heures.

Le temps libre que l'on avait à disposition quoi que très court, fut assez long pour que quelques uns se distinguent. Comme tous à peu près avaient quelque peu d'argent, cela ne se demandait pas à chacun se mit à faire quelques dépenses. Je ne sais pas si le vin était bon, ou si la fatigue avait rendu les hommes malades, tout ce que je puis dire, c'est qu'à la soupe vers cinq heures du soir, lorsqu'il fallut rentrer, une grande partie ne pouvait plus trouver la caserne tellement ils étaient ivres. Après cinq heures, le quartier était assigné, tout furent obligés de rentrer en caserne et cela n'était guère agréable tous voulaient partir et plusieurs même manifestèrent hautement leurs desirs. Quoique les minutes furent longues les trois heures s'écoulèrent et l'on commença

L'opération d'embarquement, voilà comment on
procéda à l'embarcation.

Le sous-intendant militaire était à l'entrée
du navire de la C^{ie} *Thrasalantique*, portant
le nom de S^t Augustin, faisant le service
des postes de Bordeaux à Alger et venant à Bor-
deaux pour nous conduire à cette destination.
Il fit l'appel, d'après une liste nominative,
et chacun à l'appel de son nom entra
dans le navire et prenait place à la classe
qui lui était désignée. Notre navire est un
transport de 1^{re} classe sa longueur totale est
de 101 mètres, et sa largeur de 10 mètres son
équipage n'est pas trop nombreux et n'est
que juste suffisant pour le service des
transports et pour l'entretien du navire.
Les officiers supérieurs étaient en première classe,
les officiers subalternes en 2^e classe, les adjudants,
sergents-majors et sergents en 3^e classe, et
nos capotiers et soldats en 4^e classe. Dans
cette dernière classe il n'y a pas de cabine
on loge en grand communauté dans la
même chambre ou sur le pont au
grand air, et pour lit on a tout simplement
une petite couverture, voilà comment on
est logé en 4^e classe. Tout était terminé à
9 heures et quart, les bataillons du 50^e ainsi
que celui du 108^e et autres passagers étaient
embarqués, il ne restait plus qu'à partir.
Le capitaine du navire fit lever l'ancre, et
les marins se mirent à l'œuvre pour préparer

1 le départ, ils levèrent le pont qui nous avait
servi pour arriver au navire. Vers 10 heures du
soir, la cloche du S^t Augustin sonna et un
coup de sifflet répondit, aussitôt le navire se
mit en marche quelques instants après tout
changea de perspective sur le bord du navire,
ce que nous eûmes gagné la pleine mer, la
traverse commença avec des différentes perspectives
qui sont assurément assez importantes.

Bientôt la nuit disparut et au milieu de la
nuit par un beau clair de lune, on ne voyait
plus que le ciel et l'eau. Une grande partie
des passagers civils et soldats commencèrent à
chercher les baquets ou la rampe du pont
2 pour exécuter les diverses opérations qui causent
le mal de mer et de tous côtés l'on ne voyait
plus que ces malheureux rejeter par ci et par là
sur le navire tout ce que leur genait l'estomac,
de telle façon que ceux qui se trouvaient pas indisposés
étaient obligés de se chercher un asile, soit sur
le pont, ou dans l'intérieur pour se mettre à
l'abri de ces différentes explosions qui se produisaient
sur le pont et même dans les chambres une
odeur infecte.

Fatigué de la sorte, je me mis en devoir
de me faire un lit avec ma couverture
comme dans l'intérieur la chaleur et les maux
causalaires, m'auraient rendu malade, aussi
me suis-je résigné à coucher sur le pont,
je commençai à déployer ma couverture en
face du mal de terre sous la rampe du pont.

fin
Le jeune fus - je constatai que je m'endormais
dans mon profond sommeil je n'ai rien senti
de ce qui a pu se passer pendant la nuit. Pour
la première fois le lendemain je me reveillais
au milieu de la mer je voyais l'aurore nous
annoncer le soleil et une belle journée, il était
cinq heures du matin. Alors les yeux encore
appesantis il me semblait que je sortais d'un
bûche je ne pouvais pas croire à la réalité.
Je me croyais encore en France et même à
Perpignan dans cette vieille caserne de la cité.

Enfin après être revenue à moi-même je
m'aperçus de la réalité. Nous commençons
de voir Barcelonne où il me semblait que
nous serions bientôt arrivés, mais nous
eûmes le temps d'attendre et de nous laisser
aller à nos réflexions intérieures, que je ne
peux décrire. Le S^t Augustin rentra
dans le port de Barcelonne le 8 octobre
à 7 heures et demi du matin après avoir
fait une traversée de 10 heures à peu près.
On jeta l'ancre à la mer, la poste descendit
sa correspondance dans un canot pour la conduire
à Barcelonne, notre navire ne pouvant pas
aborder jusqu'à la ville. Là on débarqua
des caisses et des pommes de terre qui se
trouvaient rendues à destination. Des espagnols
arrivèrent autour du navire apportant des
lunettes, des paloupes de rasoirs, du pain, du
vin de France, de l'eau de vie, du tabac des cigares
et cigarettes et tout ce dont on avait besoin.

besoin pour boire et manger, et avec des cordes
nous fûmes achetés tout à qui nous faisions
plaisir, les plus mêmes n'étaient pas échangés.
Nos officiers prirent un canot et se rendirent
à Barcelonne pour faire une petite ballade
et restèrent plus d'une heure, ils rentrèrent à bord
vers les 11 heures et 1/4. Nous restâmes encore plus
d'une heure dans le port de Barcelonne,
pendant laquelle nous avons même pris
des passeports partant également pour Obligos
comme à Port. Vendres et fallut quitter
Barcelonne et reprendre la mer, on leva
l'ancre pas sans difficultés, car elle s'était
entraînée et a même fallu aller ^{aller} en arrière pour
pouvoir l'enlever, après quelques instants
de lutte contre ces obstacles, l'on parvint à
retirer l'ancre et nous fûmes partis à 1 heure
de l'après-midi et puis après nous repris la
mer, qui comme à notre départ beaucoup
étaient malades et même plus malades
qu'en partant de Port. Vendres 1/4
La journée était belle et une sérénité sans
pareil rendait la traversée agréable. L'on
pouvait croire en voyant cette mer si calme
et si douce que tout se prêtait pour nous
permettre un bon voyage.
Le soleil dans toute sa splendeur se reflétait
sur cette immense étendue d'eau si tranquille et
en faisait un véritable miroir transparent
où l'on voyait parfaitement tous les
mouvements du navire. Ce spectacle charmant

1
que je fus obligé de saigner du nez. La nuit arriva et il fallut comme la précédente nuit se procurer un endroit favorable pour passer la nuit, et pour ne pas avoir les mêmes inconvenients je suis descendu m'installer dans une grande chambre de tribord sur le plancher qui recouvre la partie de la cale ou en descendant les bagages et colis. Je n'ai sans trop comment on appelle cela.

Je m'endormis bientôt bercé pour la deuxième fois par le bruit de la mer Méditerranée, et aussi, tranquille que dans un lit de plume, je fis une excellente nuit, sans qu'aucun incident me troubla mon sommeil.

Il fallut même qu'on vint me réveiller pour aller prendre le café le matin pour le café comme pour les autres repas la distribution se fait de la même manière on réunit une dizaine de passagers et l'on donne à chacun de 3 livres les deux, puis dans une grande gamelle on met du café de façon que chaque passager ait à peu près un quart. Obtenir chacun sa part de café puis se chercher un endroit favorable pour faire son déjeuner de façon à n'être incommodé par personne.

Ce jour là, qui était le samedi, personne ne sentait le mal de mer car nous commençaions depuis la pointe de jour de voir les montagnes d'Afrique et comme dans

toutes les traversées à plein vent, on le voit que la mer ne ~~trouva~~ plus aucune indisposition pour tous les passagers, ce qui fait que se jour là tous sans exception firent le café avec un certain appétit que je ne saurais désigner et même une grande partie attendait avec impatience que la cloche annonça le déjeuner, car depuis le départ de Port, beaucoup quelques-uns n'avaient encore rien pris. On fit depuis 6 heures du matin on voyait quelques côtes et toujours on s'en approchait, mais on arriverait jamais ni on ne voyait pas obligez.

Ce n'est que vers les 7 heures et demi que nous fumes apercevoir la ville de St Eugène qui se trouve sur la droite en arrivant à Algiers, pendant plus de 3 heures il nous semblait toujours arriver, mais la distance sur mer ne se mesurant pas comme sur terre avec des poteaux kilométriques je ne puis savoir exactement quelle distance nous avons parcourue en apercevant aussi la ville de St Eugène et la ville d'Algiers. En examinant la vitesse du navire qui peut être évalué de 30 à 35 kilomètres par heure on pourrroit se baser à 90 kilomètres par heure. L'heure traversée se terminait et le navire allait aborder. Cette ville tant désirée commençait de se montrer à nous dans toute sa splendeur.

son port, très vaste et très renommé nous
apparaissait avec tous ses navires et frégates
curassées. Le St Augustin était l'ancré au
milieu de l'avant du port d'Alger.
Nous étions arrivés dans cette ville, qui depuis
notre départ de Perigueux était notre
espérance unique. Il nous semblait à tous
être au bout de nos fatigues en arrivant
à Alger mais nous fumes déconcertés lorsque
notre commandant nous annonça que nous
ferions la route par étapes jusqu'à Mbiliana
contrairement à ce qu'on nous avait dit en
France, c'est à-dire à simplement qu'on
lui d'être transporté par le chemin de
fer d'Alger à Mbiliana, là où nous devrions
prendre garnison. Il nous fallait encore faire
les cinq étapes à pied et porter le sac avec
une charge bien plus forte que celle qu'on
porte en France. Je fis le détail du sac au
moment du départ. Pour débarquer comme
le navire ne pouvait aborder la terre, il a
fallu prendre de ces bateaux qui servent à
l'embarcation des bois et fourrages et qui
je ne saurais décrire par le nom qui leur
est donné. Le débarquement commença aussitôt
par le 108 qui garnissait deux bateaux qui
nous avions à notre disposition cette opération
ne fut pas longue en moins d'une heure
tous les passagers étaient sur terre et

10
sur la où nous apprimes cette belle nouvelle
que j'ai dit ci-dessus.
On nous plaça sur deux rangs en face de la porte
d'Alger et de la muraille qui maintient la route
nationale et qui sert de digue. Nous reçûmes la
tous nos ballots, on distribua les sacs, les cartouches
et les fusils, et de suite on donna ordre de faire
les sacs et de se mettre en marche pour traverser la ville
en se rendant à l'Intendance où nous devrions
toucher les sacs tentes abris qui en Algérie servent
souvent de logement. A 2 heures de l'après dîner
on met sac au dos et les clairons ouvrirent la
marche, on traversa la place nationale où
est la statue du Duc d'Orléans puis plusieurs
rues dont je ne connais pas les plusieurs rues
dont je ne connais pas les noms, et nous
arrivâmes enfin à l'Intendance où se trouve
les magasins de campement. Nous ayons 111
arrêté on nous fit former les faisceaux sur le
bord de la rue on posa les sacs sur le trottoir
et la nous reçûmes chacun notre tente avec
ses accessoires qui se composent, de la toile des
montants, au nombre de deux, des petits piquets
au nombre de trois, de deux petites cordes pour
fixer la tente aux piquets et d'un cordeau
à usage
tous les hommes reçurent aussi 1 pain pour
la ration du samedi et celle du dimanche

à 4 $\frac{1}{2}$ on nous dirigea sur Mustapha ben
et champ de manœuvre de la ville d'Alger.
Il était cinq heures $\frac{3}{4}$ lorsque nous arrivâmes
à Mustapha c'est un champ de manœuvre
superbe et très grand et où toutes les troupes
d'Alger viennent faire l'exercice, on forma
les faisceaux immédiatement après les sacs
firent défaut et bientôt les toiles de toute
furent déployées et boutonnées par 4
La nuit commençait à tomber et nous
qui n'avons jamais montés une tente
nous nous trouvâmes grandement embarrassés,
nos officiers donnaient l'ordre d'aller chercher
des fourrages qui se trouvaient à la caserne
du champ de Mars faisant feu au camp.
Le Général en chef d'Algérie 19 corps d'armée
vint à ce moment avec son aide-camp,
il salua nos officiers et nous gratifia de 15
francs par compagnie somme assez pour
donner $\frac{1}{4}$ de vin à tous les hommes, il
répartit aussitôt avec sa voiture pour
aller le b^e du 108 qui se trouvait de
l'autre côté du camp. Nos fourrages étant
arrivés, on se mit à l'œuvre pour monter
le camp avec les petites tentes sac-abri,
qui sont en usage seulement en Algérie
en peu de temps cela fut fait.

Les tentes furent montées pour 6 hommes
et dans chaque tente, les hommes qui
avaient l'occupé se mirent à l'œuvre
pour faire leur lit, ce qui assurément n'est

guère difficile dans ces conditions dans ma tente
comme dans toutes les autres, nous avons placé
3 couvre-pieds pas terre ce qui formait le lit,
on plaça les hautes-sacs d'un côté pour nous
servir de traversin et voilà l'excellent lit de
plumes qui nous attendait en Algérie. J.
appel du soir se fit à 8 heures $\frac{1}{2}$ et aussitôt
après tous sans exception rentrèrent dans les
tentes au signal donné par l'adjutant.
Les hommes de mon escouade étant rentrés
je pénétra aussi dans ce superbe appartement
et je me mis en devoir de fermer la porte
l'entrée n'est facile à faire: on rabat
la toile qui a cet effet et on boutonne
que d'un côté seulement puis de l'intérieur
on boutonne cela en passant la main entre
les deux boutons assez espacés et voilà tout
de suite la maison fermée.

Les trois couvre-pieds qui n'étaient pas étendus
servaient de couverture, ce qui n'était pas
prop bon pour nous garantir de la fraîcheur
des brouillards de la mer et berbéroise qui
borde le camp. Malgré tout cela je me suis
endormi ainsi que tous mes camarades
sans m'occuper de rien tellement j'étais
fatigué. Il est à remarquer que nous avons
été obligés de faire soter cuisine en plein
champ et Shereket des pierres pour
la construction de nos fourneaux ce qui
fut que nous avons mangé la soupe
à la chandelle il était près de 6 heures $\frac{1}{2}$.
La plus grande partie de la nuit se passa

sans que je ne m'appercusse de rien, mais
sur les 2 heures $\frac{1}{2}$ du matin je me réveillai
en sursaut et une fraîcheur extraordinaire
me glacait les pieds et les jambes jusqu'au
genou, ce n'était pas étonnant un des
petits piquets avait lâché prise et la toile
n'étant plus tendue, nous trouvions les
jambes en dehors, et comme il pleuvait
assez ce n'était point étonnant, qu'on sente
la fraîcheur en étant mouillé par la pluie,
je réveillai deux de mes camarades et nous
avons replacé le piquet en tendant la toile
sous une de ces extrémités après cette
opération je replaçais ma couverture
sur moi plongeant dedans, je me suis
rendormi la de suite et assez solidement
jusqu'au lendemain matin sans qu'au
cun instant on troubla mon sommeil
le lendemain dimanche 10 8 1870 on
se réveilla en entendant les clairons
nous sonnans le réveil en compagnie
comme on n'est guère bien couché
sur la terre toute se levant, et n'ayant
rien à faire chacun prit ses dispositions
pour aller visiter la ville d'Alger.
Je fis comme les autres et je pris le
tramway pour me rendre à Alger
après d'examinés autant qu'il me
fut possible la ville et les habitations
et comme le temps n'était pas trop
long puisque j'en avais que la journée

seulement à disposer et encore fallant. Il
rentre à 5 heures ce qui rendrait pas mal
la journée je pris le tramway jusqu'à
la place Nationale où je fus bientôt arrivé
descendant du tramway je commençais
mes explorations dans cette ville qui
est tout à fait agréable et où je ferais
volontiers ma résidence. Ce qui me frappa
le plus c'est la tenue excentrique et la manière
de vivre des arabes, leur force ainsi que leur
physique et leur religion. Ils sont tous grands
et bien découplés ils ont aux pieds des sarattes
et les jambes nues jusqu'au genou, pour
vêtement ils ont un burnous blanc qui
leur couvre le corps, puis un deuxième
avec capuchon ils mettent autour de
la tête qui est complètement rasé un
turban en cordes d'alvès par dessus le bonnet
de burnous. Je ne puis pas expliquer leur
religion ce serait trop long je me bornerai
simplement à dire ce que j'en ai vu de
mes propres yeux. Du haut de la mosquée
le marabout leur crie comme un signal
dans cette langue que je ne comprends pas,
que l'heure de la prière est sonnée.
Aussitôt les arabes cessent leurs travaux, ils se
mettent à genoux, baissent la tête la
frappe avec les mains et murmurent
dans leur langage incompréhensible
la prière de Mahomet qui dure bien au
moins dix minutes. Pendant ce temps la

il est impossible de les dérangés, si leur
cœur ils ne répondent plus, on les frappe
ou leur fait toutes sortes d'injures ils ne
bougent pas, ils ne répondent qu'une
fois la prière terminée, et sans se
facher. Quand aux femmes arabes elles sont
esclaves proprement dites, les arabes selon
leur fortune sont autorisés par la Kaïd à
s'acheter deux, trois, quatre et cinq femmes
et même davantage si ils ont les moyens
de les nourrir, elles sont vendues au marché
public comme les arimau en France
quant à leur costume il est semblable
à celui des hommes comme distinction
de sexe elles sont tatouées sur la figure
avec les différentes marques des tribus
auxquelles elles appartiennent les femmes
riches portent des bas et de la belle
chaussure, les femmes de la deuxième
catégorie se cachent les jambes avec des
bandes de linges blancs qu'elles mettent
simplement comme des pantalons, lorsqu'
aperçoivent des français ou des colons qu'ils
qu'elles voient elles font tomber leurs burnous
sur la tête et on ne voit plus leur figure.
Contrairement à ce qui se fait en France
la femme arabe suit son mari
par derrière et porte tous les paquets
tandis que l'arabe marche fièrement
sur son cheval les mains libres et la
cigarette à la bouche; on voit parfois
quelques uns qui ont sur leur dos de telles

charges qu'elles faiblissent malgré elles sur
leurs jambes, malgré ça l'arabe ne se
dérangé pas, il préférera les voir mourir
plus tôt que de les débarrasser de leur fardeau
voilà le genre de vie de ces fameux arabes
qui ont subi qui a demi civilisés, inimaginable
la civilisation apportera chez eux des améliorations,
et un jour viendra que Français
ils seront soumis aux mêmes lois partageront
les mêmes charges d'impôt et bénéficieront
comme nous de tous les avantages de
l'instruction.

La ville d'Algèr est une ville fort agréable
située au bord de la mer Méditerranéenne et
sur le pied d'une montagne, elle domine
assez bien dans la mer, sa construction est
antique, dans les vieux quartiers les rues
sont excessivement étroites et les pentes
très mal dérivées, il y a des rues en allant
à la Kasba où les voitures ne peuvent
pas passer font la montée on est obligé
et beaucoup de rues très fréquentées dans
ces anciens quartiers qui sont construits
en escalier. Mais au centre de la ville
c'est tout à fait contraire, de belles rues
droites et assez larges permettent aux
tramways et voitures de circuler à leur aise
sans gêner la circulation des piétons,
Le port comme je l'ai dit ci-dessus
est fermé par un beau valet qui décrit
un demi cercle ou l'on pourrait bien

112
comporter près d'une centaine d'arcades, dans
lesquelles plusieurs petits nigocants ont leurs
installations. Cuidessus du mur se trouve une
belle route ou également les hamways circulent
de Mustapha jusqu'à St Eugène; les maisons
dans ces grandes rues sont très bien construites
et sont à peu près toutes de la même hauteur,
les rez-de-chaussées sont construits en arçes
sous des galeries qui forment les trottoirs, ce
qui fait lorsqu'on voit ces rues sans trottoir
ou ne le croit pas aussi belles et aussi
larges. De beaux magasins superbement éclairés
donnent sous ces galeries un aspect singulier
et réellement agréable, la ville elle-même
est très propre et bien entretenue. Quant
à l'éclairage c'est à peu près celui des
villes de France. Je devais entrer au camp
à 5 heures du soir, mais je me mis en retard
et je ne rentrais qu'à 8 heures; fort heureusement
rien n'advint pour cela. En arrivant au
camp il fallut faire son sac j'étais même
en retard, beaucoup l'avait fait était prêt
à partir. Avec la chandelle je commençai
l'opération, et voilà de quoi se compose le sac
en compagnie: tout d'abord dans l'intérieur
je placai méthodiquement 3 chemises & calsons
& paires de guêtres en toile, 4 mouchoirs, 4 poches,
2 sac à brosse qui se compose: d'une boîte
à brosse, d'une fiole à Tripoli, 1 brosse habit,
1 brosse double à écrire, 1 à faire linge, 1 à bouter,
1 à laver, 1 à dent, 1 bourse contenant, balaine

1 pique, 1 paire de ciseaux, 1 de à coudre et 1 glace,
1 paire de souliers et 5 théories; voilà ce qui était
dans le sac à l'intérieur.
Avant l'appel comme ma toile de tente ainsi
que mes piquets n'avaient pas servi, j'ai voulu
avant l'appel terminer mon sac. Je voulus
tout d'abord la veste que je placai sur le
courrois, dessus le sac à distribution de l'escouade,
deux serviettes contenant du linge sale, puis
autour ma tente en fer à cheval avec tous
les accessoires, devant le sac était encore la
soie articulée, la hachette de l'escouade
et un pair, voilà le sac fouiné à ceci un
fusil pesant de 5 à 6 kilos, 13 paquets de
cartouches dans le sac ce qui fait un poids
de 2 kilos à peu près, un bidon plein pour
faire son étappe, dans la gamelle la viande
pour le lendemain: jugez maintenant de la
charge réelle de soldat avec la charge
complète en Algérie. A 8 heures 1/2 aussitôt
après l'appel, pour la deuxième fois on se
coucha en Afrique dans le camp de Mustapha
sur cette terre qui comme celle de France
se est qu'en. Bientôt je fus endormi
et malgré le tumulte qui eut lieu dans
le milieu de la nuit je n'entendis

rien et je ne me réveillai pas.
A 3 heures du matin le 11^e & les nos clairons
sonnaient le reveil en compagne, de suite
tout le monde est debout et le camp était
démonté, ceux qui n'avaient pas eu la
même précaution que moi^{me} faire leurs sacs
la veille étaient obligés de le faire à la hâte,
à 4 heures moins 1/4 on prit le café au
camp, quelques uns allerent boire une bonne
goutte pour se donner du courage à travers
la 1^{re} étape. 119

Il était quatre heures 1/2 lorsqu'on se mit
en marche pour quitter la ville d'Obolgoz,
comme l'heure était encore avancée et
que les gens n'étaient pas encore levés
nos clairons ne purent sonner au départ.
Le bataillon traversa la vallée de Moustapha
dans de belles promenades garnies d'arbres et
quoique la nuit n'était pas encore disparue,
je prenais plaisir à contempler ces arbres
que l'on ne voit pas dans nos pays, tels
que l'orange, le citronnier, l'olivier, l'
aloès et figuier de Barbarie qui bordent
les routes et sont en grand nombre dans
l'Algérie. A sept heures du matin on
avait fait du chemin on en était au 10
kilomètres, deux poses de dix minutes avaient
été faites, mais comme il n'était pas
encore jour on ne distinguait rien
où à peu près.
Au douzième kilomètre, c'est à dire à
la troisième heure on faisait une pause

de dix minutes, quoique dix minutes soient
courtes le sac est bientôt mis à terre car
on le trouvait d'un poids fabuleux le sac
posé on buvait ce que l'on avait dans son bidon,
on mangeait un morceau de pain à peine
avait on fait son petit repas que le clairon
sonnait sac au dos et en avant.
La route quoique belle devenait pénible, car
nous montions toujours, et cela n'est guère
agréable dans les marches, mais plus encore
sans elle militaires surtout lorsqu'on marche
en colonne.

Après le départ, le commandant nous dit
qu'à la prochaine halte on serait la
grande halte on on doit manger la ration
de viande que l'on a depuis la veille, c'est la
ce qu'on appelle le déjeuner du soldat en
route. Des quatre kilomètres ne furent pas
là pas accomplis on s'arrêta et après avoir
mis sac à terre, chacun commença de
s'organiser pour faire son petit repas et
reposer pendant une heure ou une heure 1/2.
Beaucoup avait épuisé le vin ou le eau qu'ils
avaient apporté, ils furent obligés de courir
un peu parce qu'en Afrique l'eau est rare
en campagne. Pour moi j'avais du Rhum dans
mon bidon et un de mes collègues avait
du vin pour faire notre repas ce qui
fait que le déjeuner pour nous fut à faire
de suite. Je ne sais si c'est la marche
qui me mettait en appétit, mais tout
ce que je puis dire j'aurais aimé n'imposer

7 que, aussi à peine installé que ce que nous avions emporté fut bientôt mangé, après la déception comme si on s'ingérait une bonne goutte de kéfir et cela remettait les jambes en donnant la galette. Cela fait on faisait la cigarette et on se mit à causer en attendant que le kéfir du départ soit arrivé. Tout en causant j'examinais un peu le pays, ce que j'ai remarqué 119 tout particulièrement c'est une tribu arabe je me suis demandé et je me demande encore comment ils peuvent habiter là dedans et surtout en si grand nombre on ne peut pas le croire. Je vais expliquer à peu près les constructions et les constructions de ces tribus: tout au bord de la route sous un arbre épais cinq ou six arabes mollement assis sur des nattes faites avec des cordes d'ânes étaient à causer ou à jouer, je demandais alors à ceux qui connaissent déjà l'Espagne ce que c'était que cela on me renseigna de suite. C'était un gourbi ou ce qu'on appelle en France une maison arabe qui conduisait à la tribu qui se trouvait à 200 ou 300 mètres de là ceux là sont pour ainsi dire les gardiens de la tribu ce sont ceux qui probablement doivent avertir les autres lorsque ils ont besoin des aides pour à importe quelle chose. Le gourbi que je viens de décrire est pour moi un véritable château et pour nous

ceux là sont encore assez agréable parce qu'on les peut voir, mais il en est d'autres comme il va vous s'expliquer qu'on ne voit pas du tout, qui sont complètement ensevelis sous la terre, ou dans des grottes de roches dont l'entrée est presque imperceptible et on ne croirait pas en voyant et rêvant que des hommes aussi grands qu'eux peuvent rentrer là dedans avec leurs familles. 114
La tribu est construite en un groupe serré de gourbis qui sont espacés les uns sur les autres sans aucun alignement, ils ne connaissent pas les rues. Tout ce qui touche la tribu et je suis à me demander comment ils peuvent reconnaître leur propriété. Quelques uns de ces gourbis sont constitués avec des branches de joncs bien resserrés, puis ils recouvrent ces branches avec de la mousse et des feuilles, c'est assez bien organisé, la pluie assurément ne peut pas pénétrer par le couvres, au coté d'un il y a une cloison de la même manière et à l'est et l'ouest c'est la même construction mais le coté sud qui se trouve l'ombre du gourbi est simplement fait avec des toiles, ce qui fait que la maison toute entière est à vue ouverte. Quand à l'ameublement de leur propriété, il est facile à énumérer tout le mobilier se compose de nattes qui recouvrent la terre et leur servent de lit et de table je n'ai rien vu autre chose dans ces belles propriétés. Je ne sais trop de qui ils viennent

7 que, aussu à peine installé que ce que
nous avions emporté fut bientôt mangé, après
le déjeuner comme d'habitude on s'inquiétait
une bonne goutte de Rhum et cela remettait
des jambes en donnant la queue. Cela fait,
on fermait la cigarette et on se mettait à
causer en attendant que le pécun du départ
soit arrivé. Tout en causant j'examinais
un peu le pays, ce que j'ai remarqué 119
tout particulièrement c'est une tribu arabe
je me suis demandé et je me demande
encore comment ils peuvent habiter la dedans
et surtout en si grand nombre on ne peut
pas le croire. Je vais expliquer à peu près
les constructions et les constructions de ces tribus:
tout au bord de la route sous un arbre épais
cinq ou six arabes mollement assis sur des nattes
parler avec des cordes d'ânes étaient à cause de
à jouer, je demandais alors à ceux qui com-
passait déjà l'oblique ce que c'était que cela
on me renseigna de suite. C'était un gourbi
ou ce qu'on appelle en France une maison
arabe qui conduisait à la tribu qui se
trouvait à 200 ou 300 mètres de là. Ceux là
sont pour ainsi dire les gardiens de la tribu
ce sont eux qui probablement doivent avertir
les autres lorsqu'ils ont besoin des aides pour
à importe quelles choses.
Le gourbi que je viens de décrire est pour
un véritable château et pour nous

ceux là sont encore assez agréable parce qu'on
les peut voir, mais il en est d'autres comme
je vais vous l'expliquer qu'on ne voit pas
du tout, qui sont complètement ensevelis sous
la terre, ou dans des grottes de roches dont l'
entrée est presque imperceptible et on ne
croirait pas en voyant et revêt que des hommes
aussi grands qu'eux peuvent rentrer là dedans
avec leurs familles. 114
La tribu est construite en un groupe serré
de gourbis qui sont espalonnés les uns sur les
autres sans aucun alignement, ils ne connaissent
pas les rues. Tout ce touché la dedans et je
suis à me demander comment ils peuvent
reconnaître leur propriété. Quelques uns de ces
gourbis sont constitués avec des branches de
joncs bien resserrés, puis ils recouvrent ces branches
avec de la mousse et des feuilles, c'est assez
bien organisé, la pluie assurément ne peut
pas pénétrer par le couvercle, au coté d'abord ils
font une cloison de la même manière
et à l'est et l'ouest c'est la même construction,
mais le coté sud qui se trouve l'entrée du
gourbi est simplement fait avec des toiles, ce
qui fait que la maison toute entière est à vue
ouverte. Quant à l'ameublement de leur
propriété, il est facile à énumérer tout le
meublé se compose de nattes qui recouvrent
la terre et leur servent de lit et de table. Je
n'ai rien vu autre chose dans ces belles
maisons. Je ne sais trop de qui ils viennent

Je ne connais pas du tout les instruments
pour ils se servent pour préparer la nourriture,
mais d'après ce que j'ai vu ils doivent
avoir de fruits ou préparations quelconque
ils n'ont pas de feu dans les gourbis ni
rien qui puissent servir à faire cuire
les aliments cela est assez triste.

En dernier lieu les autres gourbis sont cachés
sous la terre; c'est un trou fait par une
assez profond ils recouvrent cela avec des joncs
à côté un gourbi fait, les autres enfin c'est
la nature elle-même qui les a fait. Il
ce sont des grottes de rochers, il y en a quelques
unes de ces grottes qui ont l'entrée subterranée
qu'on ne s'imaginerait pas qu'un homme
puisse entrer la dedans cependant ils y
rentrent assez facilement quoique grand ils
plaisent comme ils veulent.

Dans un gourbi, il peut y avoir une trentaine
d'habitants et c'est d'une longueur de
3 mètres 50 centimètres au plus large de 2 mètres
comme vous pouvez le voir ils vivent dans la
plus grande commensalité et sont rarement
en querelles.

La grande halte était terminée et le clairon
sonnait sac au dos, de suite on cessant
les clubs chacun prend le sac sur le dos,
de suite on cessant les clubs chacun
prend le sac sur le dos et après avoir
rompu les fusées la sonnerie de

se fit entendre. Aussitôt on se mettait
en marche, mais la fatigue en fit tomber
2 ou trois dans les 2 premiers kilomètres cependant
la colonne marchait bien et une belle route
droite comme un fil fatiguait un peu plus
on voyait Douara gîte et il tardait à
tout d'arriver après 1 heure et quart de marche
y compris la pause, nous entrâmes avec la
phosphore de nos clairons dans la ville
de Douara et nous nous sommes dirigés sur
la place d'acacia où nous sommes arrivés à 11
heures de matin, les quatre compagnies se
placèrent dans l'ordre qui est donné sur
le camp, aussitôt après avoir formé les
fusées, on quitta les sacs et on se préparait
à monter le camp, ce qui fut bientôt fait
car on commençait à avoir l'habitude de
camper et de monter le camp.

Et fut bientôt terminée les fourneaux montés
en un mot notre caserne était construite
à 1 heure et après d'ici chacun peut aller
se promener si on avait toute la soirée
Douara est une petite ville de 2000 à 2500 habitants
en France on appellerait ça un village
mais en Afrique c'est une ville plane
sur une petite hauteur elle donne
la vallée immense du Chéif. le commerce
y est complètement inconnu, comme
généralement il y a 4 compagnies de travailleurs

algériens qui sont là pour fournir la garde
des pénitenciers de la 3^e compagnie fusiliers
disciplinés qui a un détachement tout près
de Doucaza. Cette ville est habitée par
des colons espagnols, alsaciens ou lorrains
qui travaillent la terre, aussi tout autour
de Doucaza on ne voit pas beaucoup de
terrain qui ne soit pas cultivé, la verdure
seul se montre dans ses parages. Cherchant
avec un camarade un café ou il y avait
un billard pour faire une partie, je
contemplais avec plaisir cette belle compagnie
qui me rappelait la France où dans 6
mois de plus la compagnie n'est pas aussi
avertissante et aussi belle que celle
d'Alpique au mois d'Octobre et où dans
cette saison tout est mort, tandis qu'en
Alpique les arbres garnis de feuilles portent
encore leurs fruits, tout cela me ravissait
et me faisait oublier les fatigues de la marche
et du métier militaire.

Après avoir joué une partie, je me dirigeai
vers le camp car l'heure de la soupe était arrivée.
Je mangeai la soupe avec bon appétit car
en campagne on fait de la soupe excellentement
et bien chaude cela faisait du bien et donnait
des forces pour l'étape du lendemain. #
La soupe mangée j'entrais à la tente et
me couchant dans mon coussin, près
je me suis endormi, et je me réveillais

L'appel était fait ce qui fait que je
continuais ma nuit jusqu'au réveil, je ^{me réveillais}
encore solidement lorsque les clairons sonnèrent
le réveil en compagnie il était 3 heures et 1/2 du
matin. Le café étant prêt à boire, personne
ne se faisait presser pour cela parce que tous les
matins on sortait tout fileux de la tente
un peu de café bien chaud cela faisait un
bien incompréhensible. Le café pris en levant
le camp, refaisait les sacs et l'on attendait
l'ordre du commandant. Le jour là qui était
le 13^e le commandant fit partir à 4 heures
et quart, les bruyards étaient encore assez épais,
mais le temps était agréable. De nouveau
toutes les heures on faisait une pause de dix
minutes. La quatrième pause qui se fit
à 800 ou 900 mètres de la ville de Bouffarik,
il fut ordonné au départ de cette pause de
tenir les fusils et de mettre
l'arme sur l'épaule droite, en entrant dans
la ville les clairons se mirent à sonner
et l'on traversa la ville au pas accéléré
des quatre rangs il était à peu près 8 heures
1/2 du matin.
Après être sorti de la ville le commandant
fit remettre les armes à la bretelle et à volonté
le bataillon passa sur une route, on se
aurait pu se croire dans un fort d'orange
et de palmiers.
Les arbres fins la plaine se montra et à
moins dans toute son étendue.

Une route en ligne droite allait nous fatiguer,
à l'extrémité et aussi loin que l'on pourrait
appercvoir l'on voyait la colonne de Blandon
de Beni. Heure et c'était la que nous
devions faire la grande halte. Nous avons
cherché à l'attrapper bien vite, mais
n'est qu'après avoir fait 5 kilomètres que
nous sommes arrivés.

Le commandant nous donna l'ordre 2 heures
pour la grand-Halte et comme à Beni-
Abberd il y a encore assez de restaurants, la
permission fut donnée à tous pour aller
en restaurant dans les auberges.

Les Vieillards de vingt ans

O jour d'ivresse 1^{er} Couplet
O ma jeunesse
Jour bienheureux dont on n'est jamais las.
Belle journée
Vite envolée
Est-ce donc vrai vous ne reviendrez pas?

1^{er} Couplet.

Dans ma mansarde au sixième étage.
Ce n'était pas certainement joli
En ce temps-là mon tout petit ménage
Se composait d'une table et d'un lit

2^e Couplet

Mais bonté qu'importe

J'aurais ma porte.
Avec amis, ce bon vivant vraiment.
Qui savaient rire.
Je puis le dire.
Et s'amuser avec bien peu d'argent.

2^e Couplet.

J'avais aussi une douce maîtresse.
Qui me faisait de si jolis serments.
Je lui rendais grandement ses caresses.
Nous nous aimions comme on s'aime à 20 ans.

3^e Couplet.

Le dimanche et fête
Grande toilette.
Les le matin nous partions Paris
A la campagne.
Moi ma compagne
Qui nous partions avec de vieux amis

4^e Couplet.

Ah! ce ^{temps} là tout paraissait si pur.
Sous un ^{bonquet} nous nous dissions le couvert.
Nous devotions un bon poulet sur l'herbe
Et nous buvions la figuette en salin oisif

7^e couplet

Un jeu pompette.
A la quinquette
J'ai danser comme de grand chicard
J'étais ingambe
Je vais la jambe
Et je faisait souvent ^{amir} un grand écart.

8^e couplet

Alors suivi de madame maîtresse
Nous parlions quand sonnait minuit.
Munis de deux grosses parts de gallette
Nous rentrions dans notre petit nid.

9^e couplet.

C'est son fourchette
Et son assiette
Que nous soupions tous deux d'un air benin
Bon amoureux
Loute joyeuse
Heb disait vite, allons embrassons-nous.

10^e couplet.

Mais maintenant quel plaisir vous enivre
C'est le donz ab; vous le savez,
En vous tuant vous apprenez à vivre
L'an vous appelle, les petits crevis.

Les Baisers

Dans un baiser la jeune fille
Comprend quels jeux innocents,
C'est une chose bien gentille
Pour n'être pas vue des parents
Dans un petit coin en cachette
Le cœur lui bat à se briser
C'est qu'elle a senti la fillette
L'amour venit sans un baiser

2^e couplet

Dans un baiser la jeune femme
A senti son front virginal
Bruler d'une enivrante flamme
Car là dans ce lit nuptial
Vient se tomber une couronne
De boutons de fleurs d'oranges
Elle supplie elle pardonne
Et puis s'emport sans un baiser

3^e couplet

Dans un baiser la jeune mère
Qui fait sanses dit ses genoux
Un éperduis sont elle et fière
Et dans les angois sont jaloux
On se base de toute chose

Un homme aimé peut s'oublier
Jamais le petit bébé rose
que j'ay mancé sans un baiser

4^e Couplet

Baiser charmant de mon jeune âge,
Baiser plus doux de mes seize ans
Baiser brulant du mariage
Et toi cher baiser les mamans
Pour résumer toute ma vie
A toi qui ne vis que pour venir
La seule chose que j'envis
C'est de mourir dans un baiser

Marceau

1^{er} Couplet

Où s'entendait le long bruit d'armes,
La patrie était en danger,
Et la voix du canon d'alarmes
Nous criait: à sus à l'étranger!
Parmis nos jeunes gens austères
Qui se rangeaient sous le drapeau,
Parmi nos héros volontaires,
à la tête parus Marceau.
Il allait, le soldat héroïque,
Vers le Rhin pour combattre les rois
Tous et criant à pleine voix
Vive la République

2^e Couplet

Il fit ses premières étapes
À la tête de nos Hussards,
Courant de Fleurus à Jemmapes
Bravant la guerre et les hasards;
Il baïsa pour notre armée, ô! Soulevé,
Un jour, une balle allemande
Trouva le chemin de son cœur
Il tomba le soldat héroïque,
Un soir, sur les bords d'un bois,
Tous et criant, encor une fois,
Vive la République

3^e Couplet

La peste eut des regrets supérieurs,
Et l'on vit, sublime tableau
Le chef des ennemis en mêmes,
suivre le convoi de Marceau.
Ce jour là, les fils de nos batailles,
Et les ruisseaux mêlaient nos sangs,
Et le canon les funérailles
Retentit seul dans les deux camps,
Fut-il un sort plus magnifique
Et plus glorieux que le sien
Il est mort, soldat citoyen
Mort pour la République

Les Lilas

Les belles jais et les lilas sont roses,
Car le printemps prépare la fraîcheur;
Ce tint-ci doux, qu'il ennuirait les roses,
Me rend joyeux, joyeux et fait la tumeur d'un
Ce ciel est pur, à ma belle Lucie,
Ne sens-tu pas, comme moi le désirer
V'aller son doux, courir dans la prairie
Les frais lilas, aujourd'hui, vont fleurir.

2^e Couplet

Mets blonde en jupon mets cette jupe blanche,
Qui avec grand soin, tu finissais hier;
V'bois, je mettrai cet habit que dimanche,
J'etrennais neuf, sans en être plus fier.
C'est pas pareil, si quelque un nous envoie,
Raissons, j'aies, soyons tout au plaisir;
Allons tous deux, courir dans la prairie;
Les frais, lila, aujourd'hui, vont fleurir.

3^e Couplet

Je vois d'ici ta bouche me murmur
Cet appel d'un plaisir pris à l'un;
Me répond pas, à qu'on se dit l'ore de l'un
Ce que je lis si bien, dans tes yeux bleus,
L'aitons nous bien, à ma blonde belle Lucie,
Car je sens maître en moi l'ardent désirer.

Allons tous deux, courir dans la prairie;
Les frais, Lilas, aujourd'hui, vont fleurir.

4^e Couplet

Affig-monne, vois, la plaine ensoleillée;
Fais les bourgeois et les sentiers pavés,
En près pour nous, la nature embellie,
Embellit tout, et nous rend plus joyeux;
Nous pourrions bien, en un jour de sortie,
Fêter Bacchus, le vrai Dieu du plaisir;
Nous pourrions mieux courir dans la prairie,
Les frais lilas, aujourd'hui, vont fleurir.

5^e Couplet

Pris des taillies, des lutes, tu l'arrêtes,
Ces yeux mutins, l'amour est rayonnant,
Des fleurs despres, tu couronnes ta tête,
Ces frais minois, sous ces fleurs est charmant,
Cachons nous bien, à ma belle P. Lucie,
Car je sens maître en moi l'ardent désirer;
L'aitons les fous courir dans la prairie;
Les frais lilas abritent nos plaisirs.

199
Koesbronn
Ou les Dragons de Villard.

Le jour tombait, la lutte était terrible,
Nos bataillons semblaient être broyés;
Le Rhin grondait dans une attaque possible;
Et nos enfants reculaient foudroyés.
Les ennemis possédaient un village.
La route au front, le levait-on laister?
Hoy! s'écrièrent nos enfants pleins de rage,
Né pas mourir serait nous abusés.

2^e Couplet.

Jourdain la bannière observe le silence,
Et l'on entend les sanglots des mourants;
Un cri s'élève, et l'on ouvre les rangs.
Un escadron de géants reboutables.
Semblait jaillir comme un torrent de feu;
Et ses chevaux, en groupes effroyables,
Devant moesbronne, passaient comme un éclair.

3^e Couplet.

Hurlant toujours, le timon des batailles,
Futait sur eux le chaos et la mort.
Le clairon sonne un glas de funérailles
Ils restent tous dans un dernier effort.
Chacun jéris jetant son cri de guerre,
L'œil en flamme, les armes à la main,
Et la colonne, à son heure dernière
L'ite nos enfants nous vengera demain!

4^e Couplet

La gloire au poing, la phalange de rue,
Rappant d'effroi l'orgueilleux ennemi;
L'on s'engouffrait dans les profondes rues,
Mais qu'est-ce donc? nos soldats ont foini;
Au bout la-bas, la baricade est prête;
Nos premiers rangs tendaient à revenir;
Il est trop tard, le massacre s'apparete,
Deux cuirassiers, il faut vaincre ou mourir,

Reflexion.

Ils sont tombés pleins d'espérance
En sauvant leur vieux rapreau,
H'ourants, ils criaient le front haut;
Après la France

Elle ne croyait, pas, sans sa candeur naïve,
que l'amour innocent qui dormait sans ses yeux,
Pût se changer un jour, en une ardeur plus vive;
Et trouble, à jamais, ses rêves de bonheur.

— 2^e Couplets. —

C'est en vain que j'attends
Je veux connaître en vain ses secrets souvenirs,
Son regard s'intimide, et ma voix s'effarouche,
Un mot trouble son âme, et fait couler ses pleurs.

— Requin. —

Pour rendre à la fleur épuisée
La fraîcheur son éclat vermeil,
O doux printemps
Donne lui ta goutte de rosée
O mon cœur
Donne lui donne lui
Les rayons de soleil

Silas

Un repas de famille au coin du feu s'apprête
Une femme sur l'âge attentive inquiète
Perte par intervalle un regard indiscret
Sur un vieillard recueilli, à côté d'elle assis
Ce sont les deux époux deux amis éprouvés
Projetés sur le seuil de la tombe arrivés
Ensemble ils ont marché sans ces rudes sentiers
Où la rose stérile étouffait le rosier
Sous le ciel inconstant ou le matin rayonnant
Le soleil, ou le soir l'ouragan tourbillonnant
Le grand chêne vieux mais vigoureux encore
Semblable à ces vieillards qui charmaient l'âge d'or
Elle, faible liane à son ombre abritée
Et par les vents fougères comme lui tourmentée
Ils attendaient leur fils depuis un mois entret
Et justement ce jour fêtait l'anniversaire
Qu'un leur unique enfant s'arrachait au foyer
Était parti jeune et brillant pour la guerre
Ils le pleuraient long temps car ils n'avaient que lui
À leur âge ils avaient besoin de son appui

Souvent la mère contemplant l'œil humide
La chambre solitaire et le lit froid et vide
Puisi que le livre ou se penchait, sous front studieux
Et tant d'autres objets, témoins silencieux
Pendant six ans et plus, l'on resta sans nouvelle
qui put dire combien de questions mortelles
Comme autant de poignards s'enfonçant dans le cœur
Était-il prisonnier, ou mort, ou détenu
Enfin un jour soleil dissipa ce nuage
Une lettre arriva l'annonçant message
Car le chet escale libre de tous ces biens
Écrivait que ces mots: Attendez, je reviens!
Puisi de le revoir désormais prévenu
La mère tous les soirs préparant sa venue
Ce soir là, bon souper bon feu, lit bienfaisant
Étaient prêts à fêter le retour de l'absent.
On avait retire de l'armoire si grande
Des draps blancs parfumés de tisane et de lavande
Des vases gracieux de fleurs furent remplis
L'antique chambrière longtemps ensevelie
Sous une gaze fine en festons terminée
Avaient étincelants la haute cheminée
Sans l'ombre un Christ Sincère, un petit benitier

Semblerent le talisman, l'œil simple foyé
Familière que la maison s'ajetait préparée
Qui retour de l'absent froide était la soirée
L'après vent de l'automne au dehors se plaignait
Et rendait plus joyeux l'atmosphère qui patillait
Souvent les deux époux se parlaient à voix basse
La mère à tout instants marchait changeant ^{de place}
Écoute à la porte et l'un œil inquiet
Regardait par la vitre où son front s'appuyait
L'époux tout un reflet de la lampe mobile
Dorait avec douceur son visage sèbile
Détaché en apparence de tout ce tendre enrou
Abîmé sur un livre, une bible je crois
Un griffon se chauffait à la flamme vermeille
Attentif, l'œil luisant, en relevant la tête
Au moindre bruit dressant son museau boursi
Comme s'il eut compris qu'on attendait quelque chose
Souhaitant un coup d'arme à retorte: on frappe
On écoute en vain, le chet se relève et jappe
Tombe en arrêt, murmure et soupirant pommant
Bat des flancs de sa queue et saute en bondissant
Le père tout ému regardait sans rien dire
Lève une main au ciel avec un doux soupir

Des lueurs de la mère un cri sort comme un trait
Et se bout sur le suif un étranger parait
Il parait triste et grave est-ce un septième ^{phantôme}
Tu bien l'examine ton doute s'il est homme
Il parait tout courbé sous un sac de solfat
Puisi qu'un marchand que la misère abat
Les rides ont couvert le front le coin de ses lèvres
Dans le cercle livide et profond de ses yeux
Sur cette pâle face et sur ces blancs cheveux
Et pourtant c'est bien lui cette femme qui eut
Le solfat dans ses bras n'est pas un étranger
Effalé ses traits creusés ce visage flétri,
Boud son cœur a crié: j'eus: voilà mon fils l'heure
Puisi tu partis si jeune et tu reviens, un ombre
Quels espagnols sur ta face ont mis masque ombre
Tu ne me souris pas hélas: comme autre fois
Etranger est ton regard et tu parait sans voir
Mais tu reconnais bien la mère, ton vieux père
D'aise fait de foyes ranime, et régénère
De passé n'al-t-il dans ton âme un écho
Qui ta sœur fait ainsi

Ma mère c'est le silence
Il p'te bien de lui son sac et ses paroles
Et s'assis près du feu sous ses clairs blafards.
Sa tête s'accroissait plus énergiquement
La main pendait le chien la léchait doucement.
Il regardait d'un air surpris mélancolique
Cous ces objets du foyer domestique
Au souvenir du cœur toujours représentés
Et si deux au revoir lorsqu'on les a quittés.

Éclairait aut. tout enfant d'indes fois d'une mère
Le pauvre portrait de l'aïeul risé et sévère
Qui semblait prendre part dans son grand cadre noir
Au cercle de famille aux lectures du soir
Et quand il eut fixé tous ces meubles en fête
Remis l'assise à l'anne il abaissa la tête
C'est donc pour moi tous les après j'effeu
D'un moi et les gouttes de sang coulèrent dans ces yeux
Contre son large front, tenant ses mains pressées
Il semblait d'un fardeau de furies
Des souffres s'arrachant de sa poitrine effie
Un seul mot palpitaient sur sa bouche. Non Dieu
Des regards déchirant, l'attachaient sur la chaire
Omnibus sans sa poitrine une sanglante palme
Il ne savait que dire en voyant son regard
Se promener partout fange tremblant regard
Mais qui le torturait ainsi? quel sept années
N'avait donc ramené chez lui que fleur fanées
N'avait-il rapporté des aivages hirsutes
Qu'une santé flétrie et des rêves éteints
Hélas ce bonheur vrai que tout solfat espère
De revoir sa maïsoy d'embrasser son vieux père
D'entendre resonner les heures du retour
Qui parlent doucement de famille et d'amour
Ce repos mérité plus chère plus calme encore
Que celui qu'un faucheur au printemps voit s'éclorre.
Cous ces tristes sont pris tous ces biens d'ici bas.
Et vient la devant lui comme s'il n'existait pas.
Enfin interrompant son attitude austère

Quel est ce mot étrange? un Silas dit la mère.
 Et Silas dit il saisie vais vous dire tout
 Si le ciel me permet d'arriver jusqu'au bout,
 Ou je sens mes poumons, halèter, je m'épaise
 A lutter contre un mal qui m'éteint qui me brise
 Si vous sachiez mon Dieu mon sang est appauvri
 Que point qu'au tous de moi flatter un valet assouvi
 De l'air, bondamment, s'agitent dans ma tempe
 Non fond l'air et brûlant. C'est peut-être la lampe
 Qui m'éclairait ainsi de son feu lumineux

Ab! je ne veux plus: êtes vous la tous deux?
 "Nous sommes là. Merci: répond la pauvre femme.
 Nos cœurs sont joints du tien courage ma cher Amé
 Et nous t'accablons de tendresse et de soins.

Pelerin fatiguer qui revient de si loin
 Ab! va l'aide d'un sang tu guérira vite.
 Et tu n'hésitera sous le toit qui t'aime
 Toutes les chères fleurs qui te ciel peut flétrir
 Nous te verrons braver

Pelerin fatiguer qui revient de si loin

Ab! va l'aide d'un sang tu guérira vite.

Et tu n'hésitera sous le toit qui t'aime
 Toutes les chères fleurs qui te ciel peut flétrir

Nous te verrons braver

Sous me savez mourir.

Ne pleurer pas il faut vous faire à cette idée

Entre le ciel et moi c'est chose décidée

Non Dieu j'ai tant souffert, que je dirais. Merci

Excusez maintenant ce qui me fait ainsi

Et Silas est un trou de forme circulaire.

Que dans les champs d'Égypte on creuse dans la terre

Etroit à l'orifice et l'arge dans le fond.

Humide salle obscure mystérieuse profonde.

Une troupe sinistre une queue blanche.

Qui saisie une proie et l'engloutit vivante.
 Un cercle ténébreux en l'homme et faité seule.

Semble un mort aublié sans croire son l'instinct.

Car on vous descend la de la même manière

Qui au profond d'un sépulchre on descend une bière

Quel dévot le père n'exagère tu pas.

La France traitée ainsi les hommes ses soldats.

Frappant le fond des lois de soufflets arbitraire

On ajoute des vains en fait disciplinaires.

On met le cœur en l'âme un cœur qui s'offre entier

Que l'âme se convertit en sève mortelle.

Qui s'ose oser écrie un droit de priance.

Qui hâte de la mort, l'inflexible échecance

Saignant mettre dans un trou à l'ombre du caveau

Que qui saignent mourir à l'ombre du drapeau.

Ah pas un cri d'appel comme un piquard qui vibre.

En traversant les mers vers la France marine.

La Méditerranée en agitant ses flots.

Comment elle les voit qui sortent des silos.

Dans Sile vrai mon père et cependant des hommes.

Entraînés la vengeance et sortent des fantômes

La foi longtemps souffert, la foi longtemps pleuré

Et bientôt demeurant immobile égaré

Et tantôt me trouvant dans ce cercle du Dante

Et tant de désespoir à la prunelle aigrie.

Comme un prisonnier qui creusait un sillon.

Autour du vieux piliers du château de l'Éillon.

Pardonne au grand martyr si je mêle sans crainte

Na profane Souter a ta douleur si sainte.

Si je n'ai pu souffrir comme toi avec fierté
Rendu fort par ces mots: Patrie et Liberté
J'étais seule oubliée dans un réduit immense
J'avais faim j'avais soif la nuit lorsque la ronde
S'approchait du sélo. un groupe de curieux
Se penchait sur le trou Spectre silencieux
Jamais le sommeil. ce vain salutaire
On venait assoupir les douleurs de la terre
De la pitié céleste Ouvre plus d'aiguillon.
Offerte comme un baume aux souffrances du jour.
Je vins pendant six mois de son aile béni
Chasser les langues ennies de mon âpre insomnie
Je perdus bientôt tout. Souvenirs Sentiments
Pisore par la fièvre et par l'insolence.
Dans le coin le plus noir de l'égilaine altère
Je restais étendu comme une bête fauve.
A de certains moments j'ignorais en effet.
Si j'étais homme ainsi que le ciel m'avait fait
Qui m'en vint me traîner à deux mains dans la boue
Sur un débris de feuille où reposait mes joues.
Et flottai quelque part ainsi qu'un faucon cloin
Sans mentir à son âme est doute qu'un chrétien
..... Un jour je fus malade un serpent m'examina
Par le haut du sélo. mais il a bonne urine
Pit-il est homme est un menteur
Le soir au bord du trou j'entendis cette avarice.
Une voix forte dit: Commencez les cascades.
C'est l'hydratographie un système très fort
Capable assure-t-on de réveiller les morts
J'écoutais ahuri soudain l'eau se reverse.
Et tout autour de moi tombe comme une averse.

Enfin je me deviens et je vis a grand flot.
L'eau perçant mes habits, me glaçant jusqu'aux os.
Je pleurais je souffrais dans la gousse.
On le donne se tort dans sa fosse de souffre.
Pour fâchisez ma mère étouffez un seul instant
Je suis si faible mais un affreux abattement.
Péché ma patrie, il se calme je l'écoute.
Hélas mon pauvre enfant qui ce nuit nous conte
Dit le père même qui dans ce lieu mandit.
On ne pourra trouver un instant de répit.
Un calme passager, une émotion douce.
Il est donc des douleurs. que la pitié repousse.
Ainsi le châtiment toujours renouvelé
Son relâche pesait sur l'âme frêle et débile
Un jour dit-il je crus qu'attendant à ma plainte
Le ciel de mon malheur adoucissait l'épave.
Car un matin de brume tout rempli
Au fond de mon sélo j'étais entrelé
Un tout-petit oiseau s'élève à l'œil blanche.
A demi mort de froid à mes pieds vient d'abatta.
Arraché tout à coup à mon affreux néant.
Je regardais l'oiseau tombé du trou béant
O le pauvre petit. D'où vient-il me disais-je.
Pauvre être qui emporte par le vent et la neige.
Il n'a pas pu trouver prié du ciel bleu.
Ce grain toujours laissé par la main du bon Dieu
Je pris le petit être et d'un effort puissant.
A mes poignets glacés rappelant tout mon sang.
J'échauffais le mourant de ma débile haleine.
Après beaucoup de soins délicats et de soins

Il revient à la vie et sa simple chanson
D'un éphémère écho m'ont ravi ma prison.
Les gais sentillements sa toute jeunesse.
Tout enchanterait mes yeux et calmait ma tristesse
A toute heure il venait becqueter dans ma main
Ce qu'il pouvait rester de mon morceau de pain
Une nuit impudemment je l'écasait dans l'ombre.
Ce fut par un hasard inexplicable et sombre.
Et le matin l'on vit dans le fond d'un caveau.
Un homme qui pleurait sur un petit oiseau.
Depuis ce temps je suis resté moine stupide
Écrasé de silence enveloppé de ride.
J'étais cloué dans un cercueil enfin.
J'avais enroulé les bras et j'attendais la fin.
Oh cœur sur cœur de bronze. ou rien d'humain ne vibre.
Ils me disent un jour. Allez vous êtes libre.
Libre à peine sortit je vis sur mes chemins
Une coquette aux aguets qui me tendait la main.
L'horizon se chargeait de lugubre fantômes
Et voilà ce que fait aveuglement des hommes.
D'une verte jeunesse il déchire le fleur.
Ils aiguisent le clou qu'ils plantent dans le cœur.
J'ai fini

Maintenant, approchez vous mon père
Prenez moi sager fort c'est le moment arctique
Ou je dois faiblir en m'approchant de Dieu
Entendre retentir les bruits de l'adieu.
Ma mère calmez vous. Oh c'est un bien suprême
De s'endormir auprès de ceux qui on aime

Ne pleurait pas ainsi ne suis je pas heureux.
De m'en aller la haut regarder par vous deux.
O Dieu juste retenez sur ma bouche.
La sanglante éternité et l'insulte farouche
Entrainez ma colere... Oh sang! massacre! enfer!
N'avoir pu se briser dans la poudre et le feu.
Dans le choc furibond de deux grandes années.
Dans les éclats brûlants des luttes enflammées.
Soutenez moi j'étrouffe... éboutez cet écho.
Qui vibre autour de moi le silos... le silos.
Il cessa de parler une pâleur affreuse.
La tête retombe sur sa poitrine creuse.
Et parait s'assoupir tout à coup se dressant.
Lors que son visage affluait tout son sang.
Les joint haut et crispé menaçant et livide.
Il semblait défier une ombre dans le ride.
Comme il allait tomber sa mère le regard
L'œil entier sur son cœur et c'est là qu'il mourut.
Quelques instants après, debout silencieux.
Et l'origine aux blancs rideaux, le jour mit un flot d'or.
Qui cherchait de son lit elle pleurait encore.

Fin du Silos.

Oliansville le 19 ^{juin} 1883

La classe

Le Postillon

Dans ce pays charmant
que l'on nomme Cythère
Où combus l'onement
Affatés et bergères
Les galots argentins
De ma multi légion
Comment sois et matin
et mes chemin

25

La dame du château
Si fraîche et si belle
Les jelle du hameau
Sont le meç diestale
Et toutes ses amovelles
Abalgie toute lue dentelle
L'onient plus d'une fois
Vient avec moi

1115

Venez en plez joyeux
Ecoutez le ramage
De ces oiseaux amoureux
que je retiens en cages
Si l'on ne peut payer
Tout bien de mon voyage
L'on peut bien s'acquiescer
Par un baiser

VII Refrain

1^o Gaiement
2^o Tout un baisier
Je mien tous les jours
En joyeux pays des amours
Je suis le galant postillon
Le galant postillon
Et Cupidon
(Fin)

Une femme c'est laid

Je viens messieurs par une charbonnette
Vous dire un mot sur le sexe effronté
Des voyes - moi l'homme n'est qu'un bête
Lant si la femme il vente la beauté
Je viens ici comme un nouveau prophète
Vous dire en l'air ce que nul ne connaît
Je ne crois pas être trop malponnète
Par vous lisant qu'une femme c'est laid

II

de six huit ans la femme a quelques charmes
Mais à trente ans c'est un bouquet fané
De quarante ans elle verse les larmes
Sur les debris d'un vieux luxe effiné
Certains d'amours adieu folles lettres
Certains beau temps que trop tôt disparait
Abalgie son luxe et toute sa toilette
Je vous promet qu'une femme c'est laid

III

C'est un rameau qui n'a plus de feuillage
 C'est un veuve muet que l'on a baptisé
 C'est une nuit qui n'a plus d'éclairage
 Un chant de l'He qui n'a jamais sépié
 C'est un vieux roi qui n'a plus de couronne
 Un vicil habit qui le tailleur refait
 C'est une fleur qui n'a plus son arôme
 Enfin messieurs une femme c'est fait

IV

C'est un rosier qui toujours se défleure
 C'est un beau jour qui n'a plus de soleil
 C'est un carreau qui ne marque plus d'heure
 Un être enfin qui n'a pas son pareil
 C'est un crampon c'est une mécanique
 Dont nul ne connaît le secret
 C'est un démon un être diabolique
 Vous voyez bien qu'une femme c'est fait
 fin

I^e

Du bois nous revenons par une nuit profonde
 Et nous allons revant par le même chemin
 Sous soucieux fort peut-être s'il existait un monde
 Car nous étions que deux et le ciel pour témoin

II

Le vent se flait gaiment les peupliers superbes
 Balançaient dans les airs leurs faites reverses
 Les mains pleines de fleurs nous courions dans l'herbe
 Le cerf-volant rampant nous servait de tapis

III

L'on entendait au bois dans la brume sonore
 Le cœur des montagnards montant jusqu'au ciel
 Le merle tapageur ne se flait pas encore
 Dans les sentiers perdus savaient les amoureux

IV

Elle va revenir voici le temps des roses
 Et le temps printemps va les faire refluer
 Nous nous sommes tout deux les plus petits choses
 Qui grandissent d'amour et parlent d'avenir

Refrain

Et je dirais alors à ma belle au cœur tendre
 Demain sous les bosquets loin des regards jaloux
 L'air sera minuit seul j'irai vous attendre
 N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous

Coast à la France

I

Dans un banquet on chœuy à se rendre
L'ivrit sa coupe à son dernier amour
Où l'on trinquet à la brune à la blonde
Où l'on fêtait les ivoles d'un jour
Où l'homme à l'ivrit buvez à vos maîtresses
L'indifférents buvez à vos amours
Moyez vos vœux sans de folle vicesse
Se porte à un fait à l'autre souvenir

II

Ces là pour qui se vire ici moy vers
Ouvrent au cœur un amour plus sacré
Leur ivole était une querelle
Sans ma quillage et sans chignan bois
Elle ignorait cet budget de vos filles
La liberté de ses baisers ardents
Elle souloit pas s'honneur de la famille
Car à la gloire elle menait ses enfants

III

Je bois à vous les fils de la patrie
Et vous soldats généraux de sanglans
Sur le terrain de la France envahie
Vous combattiez escortés par le faim
Je bois à vous les balayes héroïques
Et vous soldats généraux de sanglans
Ces fils mânes de vengeurs intrepides
Lors l'Océan à garde sans ses flots

Refrain

Je bois aux légions les fils de la patrie
Marscan Roche Kober à tous ceux douloureux
Ces rang des défenseurs de la France envahie
Rayonnant au lettres l'or
Ces murs du Pantheon

Mort le 20 Mars 1893

Je reconnais avoir loué ma

50. Regiment
d. S.

111
Boudouan André au 4^e. 3 Bataillon
3^e Compagnie
algerie

01/14 217058
6 20/10/54
3124 — J

quand c'est
Boudouan
Boudouan
Comp.

01/22
6
7752

algerie